

... pour une dernière ; qui vint briser tous ses vœux d'avenir. Elle écrivit conçue en ces termes.

MADemoisELLE

Après avoir bien songé à l'acte important que j'ai le but de accomplir ; j'ai cru plus sage de rompre un engagement qui nous mettrait tous deux dans la misère. Avec la minime pension que vous a laissée votre père, vous êtes à l'abri des privations, que nous aurions à supporter en nous mariant ; et je vous prie assez pour préférer m'éloigner et m'efforcer de vous oublier, que de vous voir pleurer sur le sort de vos enfants.

Adieu, je vous souhaite de rencontrer quelqu'un plus digne que moi de vous rendre heureux.

Robert de Marville.

En prenant connaissance de cette lettre, Géraldine s'évanouit.

Elle ouit qu'elle fait en tombant sur le sol, attirée par M. de Marville ; en apercevant sa jeune maîtresse privée de sentiment ; elle la saisit dans ses bras et la porta sur le lit, appela François et l'envoya en toute hâte chercher un médecin, tandis qu'elle baignait les tempes de la jeune fille avec de l'eau froide et lui faisait respirer des sels.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures, que Géraldine recouvrit connaissance.

Elle ne se rappelait de rien ; mais bientôt ses yeux tombèrent sur la fatale lettre demeurée ouverte sur la table ; alors les sanglots soulevèrent sa poitrine.

— Robert, Robert, murmura-t-elle à travers ses larmes, est-ce là la foi que tu m'aurais jurée ? Quoi n'y a-t-il donc aucune loyauté en ce monde ? pourquoi vivre pour apprendre jusqu'à quel point est grande la perversité. Ah ! je veux mourir, je veux mourir ; répétait-elle en se tordant les bras de désespoir et parcourant sa chambre à grands pas, mon père pourquoi m'avez-vous laissée seule ici bas ?

De la demeure où vous êtes venus chercher votre fille infortunée ; elle ne peut plus supporter la vie.

Dit-elle, Géraldine se laissa tomber à genoux, devant un grand cadre, représentant le Christ pleurant au sein des Oliviers, elle leva les yeux sur ce tableau et se mit à l'incertitude de ses larmes, à celles que son fils de l'homme avait versées en cet endroit sur l'humanité que ses souffrances ne pourraient racheter tout entière et comme lui la jeune fille répétait, de temps en temps.

— Mon père, mon père éloignez de moi ce calice d'amertume.

Levre enfant, désormais elle était seule au monde comme elle, que dis-je le ciel n'était plus un monde, c'était un aride désert, où sa voix ne trouverait plus d'écho.

La fiancée de Robert demoura là, longtemps le regard fixé sur l'image du Dieu sauveur.

Pour quelques instants elle oublia la terre ; sa pensée s'éleva vers cette patrie inconnue, mais promise, et elle entendit ces paroles.

— Venez à moi vous qui pleurez, car vous serez couronnés.

— Oui, murmura la jeune fille, j'irai frapper à la maison de Dieu et pour toujours ma vie sera consacrée au Seigneur ; la religion fait oublier, Robert je te pardonne, je t'aimais trop. Un bonheur comme aurait été le mien n'est pas fait pour un mortel ; tu ne pris ton existence d'ordinaire rien ne peut me détacher au monde, tout est mort pour moi, puisque

son amour a cessé.

Robert, Robert.

Sa tête se pencha, ses larmes recommencèrent à couler et vinrent tomber brûlantes sur son sein.

Maloloine entra en ce moment.

— Ma chère maîtresse, s'écria-t-elle, vous vous rendez malade, que deviendrait votre pauvre servante si vous la quittez ?

Et relevant la jeune fille, elle s'efforça de la consoler.

Géraldine se sentit émue de l'affection que lui témoignait sa nourrice ; mais elle ne put, néanmoins lui cacher son chagrin, on songeait à toute la tendresse que M. de Marville avait eue, lorsque lui avait s'éloigné de la consoler. Hélas ! était-il vrai qu'après tant de preuves de son amour, il l'abandonnait ? Non, elle ne pouvait le croire, il était incapable d'une telle action, et pour quelques instants Géraldine se rattachait à cet espoir, oubliant son malheur.

Mais cette lettre qu'elle froissait entre ses mains crispées ; s'était bien son écriture.

Il n'y avait plus de doute, c'était bien lui, lui qu'elle avait aimé à cause des nobles souffrances qu'elle avait eues de voir son amour, qui aujourd'hui accomplissait l'action la plus basse.

La pensée la plus cruelle qui torturait tout son être était d'être obligée de s'avouer qu'il n'était pas digne de son amour.

C'était ainsi que son idéal qu'elle avait trouvé chez Robert, devait être trahi. Le piédestal sur lequel elle l'avait élevé, s'ébranlait pour ne laisser dans son esprit que ces mots :

Perside et lâche.

CHAPITRE XXI

COMMENT GENTRAN SAVAIT DISSIMULER.

Tandis que les choses se passaient ainsi, Gentrans de Kergy ne négligeait pas sa cousine. Il se rendait comme à l'ordinaire tous les soirs chez elle.

Géraldine ne put lui cacher sa douleur ; il était l'unique parent qui lui restait et notre héroïne sentait le besoin de décharger son cœur.

La jeune fille ne pouvait dissimuler ce qu'elle souffrait ; c'était une nécessité pour elle de se confier à quelqu'un. Croyant à l'amitié de Gentrans elle n'hésita pas à lui apprendre ce qu'il savait.

M. de Kergy, avec beaucoup de ruse, feignit une grande colère.

— Le traité, s'écria-t-il, je le tiens pour vous venger, je vais de ce pas à sa recherche, il faut qu'un duel ait lieu entre nous.

Il se dirigea vers la porte, la jeune fille le retint.

Non Gentrans, n'ou faites rien, la vengeance n'a aucun attrait pour moi, elle ne pourrait apaiser ma douleur, maintenant le lieu où je pourrais oublier, est le couvent, j'y rentrerai dans quelques jours.

— Quoi Géraldine vous quitterez le monde, pour vous enfermer dans un cloître, tandis que vous êtes jeune et belle ; que vous pourriez rencontrer quelqu'un qui vous rendrait heureux, et cela pour ce que M. de Marville, que je voudrais que vous n'eussiez jamais vu. Je vous en prie, ne prenez pas une détermination semblable.

— Gentrans, vous vous trompez, je ne pourrais plus